

juillet, et dans la mesure où ces massacres devenaient une guerre sainte, une croisade antifasciste au cours de laquelle les travailleurs auraient cru lutter pour leur révolution.

Une condition essentielle devait être respectée : laisser intact le mécanisme de l'Etat bourgeois et le renforcer par l'apport des organisations ouvrières auxquelles étaient dévolus les rôles de propulsion, de Pierre l'Ermite, dans la guerre antifasciste. Bien sûr, l'on a collectivisé les usines expropriées par les ouvriers, l'on a partagé les grandes terres appartenant à des fascistes, mais toujours en conformité avec le maintien et le renforcement de l'Etat bourgeois qui peut croître et se développer dans une ambiance où les usines collectivisées sont devenues des usines militarisées où le prolétaire doit produire « plus et plus qu'avant le 19 juillet » et où il ne peut plus émettre la moindre revendication de classe. L'Etat bourgeois vit et se renforce dans la mesure même où l'on jette une digue militaire pour empêcher les ouvriers de vivre et de se renforcer sur le terrain des luttes sociales. « Tous au front ou à l'usine » voilà la situation qui permet aux organisations bourgeoises et ouvrières de remplacer l'activité spécifique du prolétariat par l'activité spécifique de la bourgeoisie.

Allons plus loin dans notre examen et prenons la bataille qui se livre autour de Madrid. Qui est responsable de l'avance de Franco? Il est bien beau de tonner contre l'Italie et l'Allemagne fournissant armes et troupes aux fascistes. La vérité, c'est que le gouvernement de Caballero a permis la chute de Tolède et laissé Franco concentrer ses troupes alors qu'il maintenait les siennes sur de vastes fronts, dispersées et sans perspectives. Pourtant, il clamait avec tout le front antifasciste que l'enjeu de la bataille était Madrid. Mais, après la fuite du gouvernement à Valence — conditionnée par l'entrée des anarchistes dans celui-ci — a-t-on songé à voir la réalité de la façade? Que non! La Junte de défense de Madrid s'est mise sous l'autorité de Madrid et a revêtu la physionomie de... l'ancienne « façade ». Et tous nos beaux discoureurs, les démagogues aux belles phrases révolutionnaires, les commis-voyageurs en armes, n'ont pas songé qu'il était monstrueux, criminel d'appeler les ouvriers madrilènes et les légions internationales à se faire tuer pour des directives émanant de leurs pires ennemis.

Ah! si la révolution prolétarienne avait grondé en Espagne, les ouvriers auraient vite exigé que la clarté des situations se traduisit dans les faits. Comment peut-on agir, appeler les ouvriers des autres pays à la rescousse lorsqu'on cache et dissimule ses gestes? Enfin, le passage du pouvoir des mains d'une classe entre celles d'une autre est la chose la moins conformiste et la moins traditionnelle qu'on puisse s'imaginer. Le problème des « façades » ne se pose pas un seul instant car il s'agit de bouleverser de fond en comble l'ancien état de choses et d'y substituer un nouveau.

La réalité est pourtant bien simple. Ceux qui demandent aux ouvriers d'applaudir la « façade » que seraient Companys et Caballero, sont les mêmes qui pensent que l'on peut faire la révolution prolétarienne avec la permission de la bourgeoisie démocratique et que l'on peut construire un pouvoir prolétarien en réformant l'Etat bourgeois. Ce sont ces intentions que le prolétariat doit considérer et non la réalité : cette vulgaire façade.

Si pourtant les faits ne dégagent pas souvent de cruelles vérités, tout serait excellent : les ouvriers se feraient tuer sur les fronts, la législation économique et sociale de la « nouvelle société » se développerait petit à petit et Franco progresserait militairement. Mais il y a les faits qui font naître bien des inquiétudes parmi les ouvriers. Ainsi, la bourgeoisie catalane a jeté dernièrement un coup de sonde. Peut-être en proclamant la République indépendante de la Catalogne permettrait-on à Franco d'en finir plus vite avec Madrid. Le « complot » a été découvert : les coupables ont été punis (?) et tout est rentré dans l'ordre car les anarchistes ne veulent pas d'une

« république médiévale ». D'autre part, l'Avanguardia — organe sous l'influence de la Généralité — s'est élevée dans son numéro du 2 décembre contre l'indiscipline à l'arrière-garde. Puisque tous les partis et organisations ouvrières sont représentés dans les gouvernements, ceux qui agissent sans représentation au gouvernement doivent être considérés comme des fascistes. L'Etat « façade », comme on voit ne se porte pas trop mal. La bourgeoisie peut lancer des coups de sonde parmi le prolétariat et personne ne peut agir en dehors de l'Etat.

Jusqu'au Poum qui se lamente devant son pseudo « gouvernement ouvrier et petit bourgeois ». Les ministres socialistes de Valence prétendent qu'un quart d'heure après avoir pris des décisions, leurs services les transmettent à Franco. Tout l'appareil ancien de la bourgeoisie est resté sur pied.

Et quand les Cortès se réuniront à Valence, la stupéfaction sera générale. La C. N. T. décidera que ses ministres ne participeront pas aux discussions — peut-être par décence. Mais elle laissera se jouer la comédie parlementaire sans souffler mot. Les anarchistes sont de grands hommes d'Etat qui comprennent la politique extérieure de Caballero et qui, pour rien au monde, ne voudraient l'aggraver.

Le Poum permettra au représentant de son aile gauche de bavarder sur l'Etat bourgeois qui subsiste et sur la nécessité de baser la révolution non sur les Cortès mais sur des comités d'ouvriers, de paysans s'assemblant en Congrès. Quatre mois après juillet, il devra écrire que la bourgeoisie émet un geste symbolique qui signifie la préservation de la forme et du fond de l'Etat démocratique bourgeois.

La révolution est bien profonde en Espagne. N'étaient-ce les milliers d'ouvriers et paysans qui se font massacrer, l'on serait tenté de repousser seulement du pied le verbiage des démagogues. Mais il s'agit de lutter et d'appeler les prolétaires de tous les pays à lutter pour aider à sortir le prolétariat ibérique du massacre. Déjà plus personne n'ose nier que l'intervention de plus en plus active de l'Allemagne, de l'Italie et de la Russie, fait des événements espagnols une phase de la guerre impérialiste. La résistance des républicains autour de Madrid accélère la tension de la situation internationale et clarifie l'aspect réel de la lutte.

Seulement, l'intervention des ouvriers de tous les pays engageant la lutte contre leur propre bourgeoisie et l'intervention des ouvriers espagnols retournant leurs armes contre le gouvernement de « façade » de Valence, de Barcelone, comme contre Franco; déchainant leurs batailles revendicatrices, jalons d'une attaque générale contre l'Etat capitaliste, peuvent permettre au prolétariat mondial de retrouver le chemin de la révolution prolétarienne.

Mario de Leone est mort

Notre conversation est donc finie pour toujours! Le souvenir est encore vif, très vif dans notre mémoire de cette journée où nous avons parlé de tous les problèmes politiques actuels et de la crise de notre organisation. La veille, les deux conceptions s'étaient heurtées dans toute leur violence et quand, le soir, le communiqué de la minorité avait été lu à la réunion du Comité Fédéral de Paris, Mario était déconcerté : il croyait qu'enfin un terrain d'entente avait pu être établi et cela non sur les questions d'organisation mais sur le problème central et politique de la position à adopter envers la tragique bataille qui se déroule en Espagne. Ah! combien de fois, Mario nous l'avait dit : « les masses se battent en Espagne avec un héroïsme indomptable, elles sont enflammées par la conviction de lutter pour le socialisme et toute votre activité consiste donc à les invectiver! Nous sommes d'accord sur l'appréciation de la situation, du rôle que jouent socialistes, centristes, Poum, anarchistes, mais enfin parmi ces ouvriers qui donnent leur vie pour le socialisme, des possi-